Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 27 (1997)
Heft: 2

Artikel: Noël Coward : une vie digne d'un film
Autor: Arsenijevic, Drago / Coward, Noël
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-827278

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Noël Coward: une vie digne d'un film

Décrire la rencontre avec Noël Coward, monstre sacré des années 30, équivaut à l'évocation des premières scènes d'un film en technicolor. En montant au-dessus de Montreux, quelque part entre les sapins et les nuages, tout de suite après le panneau «Les Avants», une maison rose...

Dès que la porte en bois massif s'ouvre, vue sur la moquette verte de l'entrée, puis bleue du salon. Deux grands pianos à queue noirs. Dans le fauteuil profond de velours gris, vêtu d'un veston violet, écharpe jaune autour du cou, le maître de céans. Un coup d'œil sur ses escarpins brodés aux initiales N. C. vous prouvent que vous êtes bien chez Noël Coward, le type même du dramaturge célèbre de l'entre deux-guerres. Doué, spirituel, cynique et sentimental, à en croire les critiques de l'époque.

Sir Noël (il était, en effet, anobli le 1er janvier 1970) vivait en Suisse depuis 1959, «pour échapper au tumulte londonien». Devenu un auteur à succès dès 1930 avec «Private lives», (adapté pour le cinéma sous le titre «Les amants terribles») et en 1945 avec l'inoubliable «Brève rencontre», Coward avait pourtant commencé sa carrière comme acteur et danseur. «Ma famille, racontait-il entre ses paupières mi-closes comme s'il cherchait un souvenir, avait une ambition. Que je chante dans la chorale paroissiale.»

Après une audition, on l'avait refusé parce que, prétendait-on, il jouait plus la comédie qu'il ne chantait. Les commissures des lèvres de Sir Noël se plissaient alors dans un sourire ironique: «Cette remarque n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Un jour, répondant à une annonce demandant un beau et talentueux jeune homme, je me présentais et fus accepté pour jouer une pièce de théâtre. J'avais 10 ans. Depuis, j'ai toujours béni le prêtre qui m'avait empêché de devenir enfant de chœur!»

Au moment où il montait sur les planches, le petit Coward écrivait déjà depuis deux ans. Pour le théâtre, évidemment. Tout au long de sa vie, il répétera que sa formule – de courtes histoires de théâtre – avait sa préférence. «C'est le plus facile pour moi, et puis, tous ceux qui le désirent, peuvent les adapter.»

Noël Coward parlait d'une voix douce. Entre deux phrases, il se reposait parfois comme quelqu'un qui venait de faire une montée difficile et qui avait besoin de reprendre son souffle. Parfois aussi, pendant la conversation, il sifflotait entre ses lèvres pincées avant de tirer voluptueusement sur sa cigarette qu'il tenait verticalement entre ses doigts.

Il détestait marcher

Tout chez Coward était une économie de gestes. Il affirmait: «Je suis toujours en bonne santé parce que je ne fais pas d'exercice. Je déteste la pêche et la marche. Mon trajet à pied le plus long, c'est de la maison jusqu'à la gare (environ 150 mètres)... et encore la voiture vient-elle me ramener.» Sa tête de chef indien sans plumes ne bougeait presque pas lorsqu'il parlait. «Je dors bien, je mange très peu et je bois aussi très peu, ce qui est un autre secret de la santé.» Dès qu'il évoquait le cinéma et Hollywood, le mot «idiotic» revenait constamment.

Après son premier succès («The Vortex», le tourbillon), les producteurs californiens lui avaient, bien entendu, fait des propositions alléchantes. «En 1925, racontait-il avec amusement, on me donnait une maison, une piscine, une Cadillac, mais j'ai refusé. Vous m'imaginez dans une cage en train d'écrire sur commande? Je me demande toujours pourquoi les gens de Hollywood vous achètent une histoire. Ils la paient très cher et puis ils changent tout. Il en reste à peine deux ou trois lignes de ce que j'ai écrit. It's idiotic.»

Les yeux de Noël Coward s'ouvraient alors tout grands, incrédules, soudain animés par un profond étonnement. Il se rappelait de Jeannette MacDonald qui, en jouant dans son opérette «Bittersweet» avait remplacé une valse, qui avait bien entendu sa raison d'être pour l'auteur, parce qu'elle voulait danser le french-cancan. «Elle a mal dansé, et c'était une véritable catastrophe. Eh, bien! Vous pouvez me croire, j'étais très content.»

On pourrait penser que l'expérience hollywoodienne a été la plus désolante dans la vie de Noël Coward. Erreur. Il suffisait de l'écouter affirmer avec un goût amer dans la voix: «Non, la chose la plus triste, c'est de jouer la comédie.» Pour quelqu'un qui avait commencé sa carrière sur les planches dès l'âge de 10 ans, la remarque laisse songeur. Mais Coward avait ses bonnes raisons. «Pendant les répétitions, tous les électriciens du théâtre rient aux éclats, vous recommencez douze fois et c'est toujours la réaction hilarante déjà observée. Puis, vient la première, et – ce jour-là – au moment voulu, les gens regardent ailleurs et vos effets passent inaperçus.»

Coward ajoutait aussitôt, absolument catégorique: «Je préfère faire du cinéma!»

Je ne me souviens pas si la photo de Jeannette MacDonald figurait ou non sur l'un ou l'autre des pianos de Noël Coward envahis par des portraits dédicacés de tout ce que le monde compte de célébrités. De la reine mère d'Angleterre à la Callas, de Noureiev à Audrey Hepburn et Winston Churchill, David Niven, Marlène Dietrich, Toscanini, Laurence Olivier, impossible de les dénombrer tous. Il y avait aussi Liz et Burton. J'ai pensé en 1983, à New York, que Coward aurait été heureux de les voir jouer avec un succès renouvelé dans «Private lives», soit

Noël Coward en compagnie de Margaret Leighton, devant «La Grappe d'Or» à Lausanne
Photo Yves Debraine

plus d'un demi-siècle après la création de sa pièce la plus connue.

Des tableaux partout

Coward recevait beaucoup aux Avants, mais, en homme du monde discret, ne soufflait mot des visites incognito de Greta Garbo ou de la princesse Margaret. Il lisait beaucoup, tout ce qui lui tombait sous la main, mais surtout des biographies et parfois des romans, policiers notamment. «Je peins aussi (il montrait un tableau représentant une plage, probablement dans les Caraïbes, où il possédait une maison à la Jamaïque). Vous trouvez que je suis influencé par Dufy? Dans ce cas peut-être...»

En fait, la peinture était le hobby préféré de Coward. Au-dessus de ses pianos, dans son bureau, dans les escaliers, partout dans la maison, des tableaux ornaient des murs, parfois du plafond au plancher. Parmi les toiles de maîtres, certains paysages ou portraits sont signés Noël Coward. En 1949, Winston Churchill, apprenant que Coward aimait les aquarelles, s'était exclamé: «Non, ce n'est pas bon. Faites de la peinture à l'huile, c'est mieux et c'est plus facile.» Coward avait suivi le conseil. Il avouait qu'il avait plaisir à tout faire. «Quand je compose un mélodie, je préfère la musique, quand je peins je préfère la peinture, quand j'écris, je préfère écrire.» Puis, après avoir rapidement tiré une bouffée de sa cigarette, il lançait une phrase brève, sans hésitation, sèche comme une affirmation qui ne supporte pas de réplique: «Ecrire, c'est quand même ma plus grande satisfaction!»

Homme aux multiples talents, dont la notoriété était universelle, Noël Coward était aussi un écrivain sans compromission. «J'écris toujours pour moi, disait-il, non pour plaire au public. La plus grande erreur qu'un auteur puisse commettre, c'est d'écrire «populaire».

Drago Arsenijevic